

Coupez la queue du chat

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 30

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190496>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'accroissement de certaines villes du centre et de l'ouest est presque fantastique. En 1829, Chicago comptait 30 habitants ; en 1863, 150,000 ; en 1882, 502,000. Le recensement de 1890 nous la montrera, sans aucun doute, très voisine du million. Millwankee, du Wisconsin, dont le premier habitant blanc fut un Français, Salomon Juneau, n'était, en 1835, qu'une pauvre bourgade de 275 habitants. En 1850, elle en comptait 19,873 ; en 1860, 45,286. Aujourd'hui, devenue grande ville d'industrie et de commerce, elle en compte plus de 140,000. Elle est peuplée surtout d'Allemands, qui ont organisé là-bas des écoles, des gymnases, une Université florissante, et qui ont surnommé Millwankee « l'Athènes allemande de l'Amérique. » — Pittsburg n'était qu'un petit village en 1816, lorsque Fulton lança le premier bateau à vapeur sur l'Ohio. Il comporte aujourd'hui, avec le faubourg d'Allegheny, plus de 200,000 habitants, presque tous employés dans de grandes usines métallurgiques.

Saint-Paul, capitale du Minnesota, avait 10,000 habitants en 1860 ; aujourd'hui, cette ville en compte près de 170,000. — Les larges rues de Saint-Paul présentent un curieux spectacle les jours de marché. On y rencontre les nationalités les plus diverses. Outre le Saxon, le Danois et le Normand, les Anglais, les Ecossais y figurent au premier rang. Dans tous les métiers on trouve des Allemands industriels, économes et dont les affaires prospèrent. Les Hollandais font de bons jardiniers ; les fermiers se recrutent surtout parmi les Norvégiens. Le Chinois, de même que le nègre, se place dans les maisons, où il rend d'excellents services. Des Indiens des deux sexes, les uns vêtus de couvertures et chaussés de mocassins, les autres portant des costumes moitié civilisés, moitié sauvages, vendent, suivant la saison, des peaux, du gibier, de la volaille ou des œufs. Voilà l'image d'une grande ville de commerce. Or, à 15 minutes de tramway de St-Paul, on trouve Mimsopolis, aussi peuplée que sa voisine.

La Grande-Chartreuse.

(Fin)

Les femmes ne sont point admises à visiter le couvent ; une petite maison tenue par des religieuses est chargée de leur offrir l'hospitalité.

Après la visite du couvent, un guide conduit le touriste au Grand Som.

Le Grand Som, qui domine le couvent, a 2,033 mètres de hauteur ; de cet observatoire, par un jour calme, la vue est splendide. On aperçoit d'abord, à plus de 1,000 mètres au-dessous, comme au fond d'un abîme, le couvent qui a l'air d'un château moyen-âge. Au loin, on voit le Rhône ; au delà, les montagnes du Forez et de l'Ar-dèche ; à l'est toute la chaîne des Alpes depuis l'Obion, le Pelvoux, le Saint-Bernard, le Mont-Blanc ; au nord le Mont-du-Chat, Chambéry, le lac du Bourget, la vallée du Rhône et les montagnes du Jura.

Il s'agit de partir maintenant, de retourner à Grenoble. Nous avons pris par Saint-Laurent-du-Pont en venant ; nous prendrons la route du Sappey, c'est la plus pittoresque ; elle est longue, déserte, fatigante, mais qu'importe ? on ne voyage pas pour se reposer.

La veille, nous avons commandé les mules, et le matin à six heures, nous entendons résonner des grelots ; c'est le moment.

Frère Gérélysme nous fait servir à la hâte une petite collation composée de laitage et de fruits, avec l'inévitable verre de chartreuse ; nous enfourchons les montures, et fouette, muletier ! nous voilà partis.

D'abord on longe les murs du couvent, qui disparaît derrière les grands sapins. Adieu, asile de paix, adieu,

sainte demeure, quand nous reverrons-nous ? Puisseons-nous goûter dans le monde la tranquillité que nous avons entrevue un instant derrière votre enceinte !

Une demi-heure après on rencontre le village de la Corrière, et puis c'est fini, nous allons marcher pendant cinq heures sans rencontrer une habitation ; si, pourtant, vers onze heures, au moment du déjeuner, une cabane de bergers, qui se rencontre là comme par hasard, s'offre à nos regards enchantés.

Les mules marchent d'un pas lent, égal, mesuré, sans prendre garde aux précipices qu'elles côtoient d'un pied ferme, assuré. Nous revoyons de hautes montagnes, une nature splendide, grandiose, imposante, où l'âme émue s'élève vers le Créateur ; mais la fatigue de rester à califourchon, ballotté pendant quatre heures, nous fait désirer un peu de repos, et c'est avec joie que nous voyons enfin la cabane annoncée par les muletiers.

Naturellement, il n'y a rien à manger ; c'est une petite surprise qui cause un moment d'anxiété : songez donc, au milieu d'un désert, on n'était pas prévenu, tant de monde ! (car il y a bien toujours une douzaine de touristes).

Heureusement, on trouve des œufs, du lard, du fromage, du lait, du vin et du café ; ce n'est pas trop mal. Chacun se met à l'ouvrage ; l'un bat les œufs, l'autre fait revenir le lard, un troisième prépare le café, et voilà un repas succulent trouvé dans un réduit où un quart d'heure auparavant il n'y avait rien à se mettre sous la dent.

Suffisamment lestés, nous nous remettons en route un peu plus alertes.

Encore quelques montées, encore quelques descentes, et nous apercevons une rivière qui coule à nos pieds : c'est l'Isère ; nous arrivons bientôt à Grenoble, nous traversons la ville en caravane, nous nous arrêtons sur une petite place, nous quittons nos montures, et tout le monde se sépare en promettant bien de revenir un jour ou l'autre à la Grande-Chartreuse.

Oscar MICHON.

Coupez la queue du chat.

Tel est le titre d'une réclame charmante, lancée dans les journaux, en ces termes, par un imprimeur de New-York :

« A notre époque de « *presse*, » il n'est pas surprenant de voir des gens s'ingénier à épargner le temps.

Un important industriel de New-York, qui estime son temps à tant la seconde, possède un chat maltais dans son bureau et qu'il aime beaucoup. Un jour qu'il ouvrait la porte pour permettre à son chat de sortir, il fut frappé de ce qu'il était obligé de perdre la moitié du temps pour laisser passer la queue du chat ; il se mit alors à faire un calcul qui lui donna les résultats suivants : il ouvrait la porte au moins dix fois par jour, soit pour faire sortir ou rentrer le chat, cela lui prenait une minute chaque fois et cela pendant trois cents jours ouvriers, il trouva donc qu'il était resté avec le bouton de porte à la main pendant cinquante heures par an, soit *cinq grands jours de travail !* et rien qui l'indemnise !

Il ordonna immédiatement à son garçon de couper la queue de son chat, et désormais il put ouvrir et refermer la porte en un clin d'œil, sans risquer de blesser le chat et sans perte de temps appréciable pour lui-même.

Cela n'est qu'un exemple. Encore un autre cas de la sagesse de cet homme : quand il a des imprimés

à faire faire, ne croyez pas qu'il aille courir la ville ni envoyer son employé pour avoir des prix-courants, non, l'expérience lui a prouvé qu'il n'a qu'à envoyer ses ordres à Nathan frères, car il sait pertinemment qu'ils les lui feront promptement, bien et à un prix raisonnable.

Cet homme est sage : le temps, c'est de l'argent.

Moralité : Coupez la queue de votre chat et commandez vos imprimés chez Nathan frères, 104 West, 18^{me} rue, 6^{me} avenue. Souvenez-vous bien que, pour l'impression, vous épargniez également et le temps et l'argent en venant chez nous. »

Bambioulès.

Ao guelatà. — La maison de coumouna de B. a on grand guelatà que ne sai quasu à rein, et coumeint lè z'autro iadzo on lo cotavè pas, tsacon lài allavè peindrè la buia quand ne fasai pas lo teimps de la chétsi que-dévant. Mâ lè coumàrès la lài portavont sein la todrè et ma fâi le dégottavè tant que lo pliansi coumeinchà bintout à sè mouzi et à sè pourri, et la municipalità dut s'asseimbiâ po décidâ de lo fèrè refèrè. Lo syndiquo, furieux dâi frais que cein fasai à la coumouna, preind la parola et fâ : Cé commerce ne pào pas mé dourà, et du z'ora mè vé cotâ à cliâ et ne lasso pe nion peindrè pè lo guelatà que lè municipaux, lo ministrè et lo dzudzo de pé !

Yò lo mau n'est pas. — On brâvo pàysan que volliavè separâ dou chenapans que sè tapavont onna né pè lo cabaret, reçut on coup de piauta de tabouret su la tète que l'assomâ à mâiti. Lo faille eimportâ à l'hotò et queri lo mâidzo, que lài tatâ la tète qu'étâi tot eintanâie et tot einsagnolâie, kâ l'avâi reçû on rudo pètâ.

— Que fédè-vo ? se fe lo gaillâ ao mâidzo.

— Eh bin, ye tsertso se vo n'âi petètrè pas la cervalla attaquâie !

— Oh bin, n'ia pas fauta de tant tsertsi, repond lo malâde, kâ se y'avè z'u on tot petit bocon de cervalla ne mè saré pas frottâ à cliâo duè canaillès.

On gaillâ qu'étâi malâdo avâi dû consurtâ lo mâidzo que la baillâ on ordonnance à fèrè preparâ tsi l'apotiquière. Mâ quand ve lo remido, que l'étâi onna botolhie plieinna de n'affèrè dzauno-tiolon, qu'on arâi djurâ que l'étâi dào lizé, lo gaillâ, qu'étâi prâo dolliet, s'ein dégottâ et diabe la gotta que s'ein eingozellâ.

Tot parâi, quand bin ne pre pas cé remido, coumeinchâ à allâ mî et fut bintout tot gari, et adon reincontrâ on dzo lo mâidzo que lài fâ :

— Et pi ! cé remido a-te fe dào bin ?

— Oh ! destrâ !

— Ah bon ! Et diéro âi-vo prâi de cliâo botolhiès ?

— Oh ! n'ein n'é min prâi !

— Et adon, porquie mè ditès-vo que cein a fé dào bin ?

— Oh bin vouaïque ! l'est veré que n'ein n'é min prâi ; mâ me n'oncllio a volliu ein agottâ iena, et l'ein est moo ; et l'est mè que su se n'héritier.

Jeunes soldats allemands. — Arrivée au régiment. — Les arrivants au régiment, les jeunes soldats, sont conduits au bain, puis on leur fait endosser l'uniforme préparé pour eux. Les effets civils sont empaquetés et renvoyés gratuitement aux familles. L'argent que les hommes peuvent avoir sur eux est déposé entre les mains du capitaine, sauf une somme de 2 thalers ; ils peuvent ensuite demander de cet argent au fur et à mesure de leurs besoins. Les recrues doivent rédiger, aussi franche que possible, une courte notice de leur vie ; les illettrés font cette confession de vive voix. Dans le premier mois de leur arrivée, les hommes sont vaccinés et prêtent serment à l'empereur et au drapeau.

A l'exception du pain, qui lui est fourni par l'Etat, le soldat paye sa nourriture sur son prêt, qu'il touche tous les dix jours et d'avance ; à cet effet, il lui est remis tous les jours un jeton de fer-blanc numéroté, qui lui donne droit au diner, à une soupe matin et soir, ou bien à du café au lait.

Dans toutes les casernes, il y a des cantines-buffets pour les soldats et des casinos ou cercles pour les sous-officiers, avec salle à manger, billard, bibliothèque. Les chambrées sont organisées pour 10 lits ; chaque soldat a une armoire fermant à clef dans laquelle il enferme tout ce qui lui appartient. La chambrée est pourvue de 10 gamelles en faïence pour la soupe, un cendrier, une lampe suspendue, 10 escabeaux, une table, un crachoir, 2 cuvettes en terre, un baquet pour les eaux sales, 2 cruches à eau, une brosse pour le plancher.

Pour diner, chacun s'assied à la place qui lui est assignée et doit se tenir convenablement. Dans la journée, on peut fumer partout, sauf dans les cuisines et dans les magasins. Le soir, on ne peut fumer que dans les chambres.

Perle fine. Tel est le titre du dernier ouvrage de M. du Campfranc, qui vient de paraître à la librairie H. Gautier, éditeur, quai des Grands-Augustins, à Paris. La médaille d'honneur, décernée à l'auteur le 27 mai dernier, par la Société d'encouragement au bien, est le meilleur éloge qu'on puisse faire de *Perle fine*.

Réponse à la charade de samedi : *Hôtel-Dieu*. — Ont deviné : MM. Baraldini, Delessert, instituteur, Fauquez, L. Desbiolles, J. Matter, E. Bastian, A. Favre, Jules Blanc, V. Monod, M. Muza, Zozime Guillet, Deriaz, gendarme, C. Jolliet, F. Bron, Bonvalet, L. Gueisser, Isabelle Urfer, S. Natural, M. Prod'hom, F. Grossen, F. Faillettaz, L. Orange, Jules Charmey, Avenches. — La prime est échue à ce dernier.

Enigme.

Mon éclat éblouit le plus noble des sens ;

Il faut me serrer pour me faire ;

Si celui qui me fait me serre trop longtemps

Je redeviens ma propre mère.

Prime : Un petit couteau pour le perdre.

L. MONNET.